

peut solliciter l'application. Ce n'est pas à une faible femme de développer ici la comparaison à établir entre le nationalisme du Lorrain conquis par les Allemands et celui du Canadien-Français cédé aux Anglais; pourtant, que j'aimerais donc voir nos Canadiennes lire elles-mêmes et faire lire à leurs fils ces pages d'*Un Alsacien au service de l'Allemagne* où l'on découvre à chaque instant tant d'analogies avec notre propre existence. Je voudrais pouvoir citer ici toutes les idées vitales qui affluent dans ce volume: l'exposition de la doctrine si frappante de l'acceptation agissante, en opposition à celles de la résignation passive et de la résistance verbeuse. "Les conquis, dit Barrès, conquerront par l'esprit leurs rudes conquérants", mais, "Quelle obstination à considérer les villages de Lorraine comme une grenaille que se disputent les aimants de Paris et de Berlin. Amenons notre esprit à un état plus lucide et plus doux. Pourquoi ce territoire ne poursuivrait-il pas un développement ni parisien ni berlinois?" Mettez province de Québec au lieu de Lorraine et Londres au lieu de Berlin, puis, méditez ces mots: "Qu'importe si le rossignol chante sur un arbre étranger!" Écoutez aussi cette leçon aux trop pressés et aux exigeants: "Est-il au monde une tragédie plus noble et plus éducatrice que les mouvements d'un instinct qui s'arrête et raisonne les obstacles?"

Maintenant, je m'arrête car je tournerais à la politicienne, rôle que M. Barrès nous interdit et je tiens à ne pas démeriter de son immortalité. "Un Français, a-t-il dit quelque part, est un individu pour lequel les autres individus existent", aussi ai-je confiance qu'il tiendra compte d'une bonne volonté même d'outre-mer et acceptera, en remerciement de son précieux volume, l'hommage d'une Canadienne-française heureuse de faire connaître, et d'imposer si c'est possible, à notre peuple des vérités saines, morales et profondément nobles, au sens le plus large de la trilogie Amour-Honneur-Nature, dont le parfum s'exhale si fortement de son oeuvre toute entière.

FEMINA.

CORRESPONDANCE

Montréal, 8 mai 1908.

Chère Françoise,

Vous deviez pourtant assister à la dernière soirée de la saison, à l'Université Laval? Je n'ai pu vous apercevoir, et je le regrette, parce que j'ai perdu quelque chose de joli. Devinez-vous que j'aurais voulu voir votre joie dans l'étincellement de vos yeux parleurs quand on annonça le triomphe des deux toutes jeunes filles, Mlles Gerin-Lajoie et E. Saint-Jacques, qui décrochèrent les lauriers au nez de leurs rivaux déconfits!



Mademoiselle MARIE GERIN-LAJOIE

Oh! je sais bien qu'ils prétendent être indifférents à cette victoire, et la preuve qu'ils en donnent, c'est qu'ils n'ont pas cherché à l'obtenir.

A cela je réponds, que si leur indifférence est vraie, elle les classe... et assez mal! Ensuite que quelques uns, au moins, ont fait leur gros possible, ce dont je les félicite, et ont été bel et bien battus, — ce qui est triste pour eux mais glorieux pour nous!

J'ouvre ici une parenthèse, pour dire aux vaincus que je les admire pour leur bon goût et leur travail soutenu au milieu de l'apathie de leurs compagnons. Tout le monde ne peut avoir le premier prix, la différence entre les points est faible, et le fait d'avoir pris part au concours

est déjà un beau succès.

Françoise, vous qui savez si bien dire des vérités utiles — sans préjudice aux autres — dites et redites donc à nos chers compatriotes, que malgré nos énormes prétentions, nous sommes des mollusques quand il s'agit du mouvement intellectuel! Nous sommes tous d'accord sur ce point: monsieur Gillet est un conférencier très distingué, l'un des meil-



Mademoiselle EMELIE SAINT-JACQUES

leurs que nous ayons eus. Nous le condamnons, tout de même, à parler devant des chaises vides, et la semaine de Pâques, je rougissais de la preuve évidente que donnaient les canadiens par leur absence, de leur manque de goût et de culture. Il me semble, pourtant, sans nous flatter, qu'un grand nombre de ceux qui négligent de venir aux conférences seraient capables de les apprécier. Si c'est parce qu'ils n'y pensent pas, que vous et toutes vos sœurs journalistes le leur crient sur tous les tons!

Si c'est parcequ'ils préfèrent les vues animées, ce sont des sauvages, il faut encore le leur dire!

Mais il faut à tout prix les secouer, les sortir de leur torpeur, de leur ignorance, de leur positivisme qui devient de la vulgarité.

J'espère que ma lettre ne vous fait pas dresser les cheveux sur la tête. Mettez-la dans un moule, donnez-lui un relief et du velours et, ainsi parée, servez-en la substance à vos lecteurs pour faire plaisir à une de vos lectrices assidues.

WHO?

(1) MAURICE BARRÈS, de l'Académie française. "Vingt-cinq années de Vie Littéraire", pages choisies, introduction de HENRI BREMOND, Paris, Librairie Blond et Cie., 4 rue Madame, 1908. Prix fs. 3.50.